

8° F 11

L'HUMOUR



FRANÇAIS

Revue Mensuelle

Le Saphir et le Baiser.

La Semaine Anglaise.

L'Enfer.

Le N° Mensuel :

30 centimes.

15 Juin 1917

N° 6

SOMMAIRE DU NUMÉRO

du 15 Juin 1917

CHRONIQUES DE CAMERA :

L'Enfer.

La Semaine Anglaise.

Le Saphir et le Baiser.

Une Française	B. ANDRÉ.
Nous les aurons	H. AMIOT.
Les petits métiers de la guerre.	JULES CHANCEL.
Une soi-disant crise	TANK.
L'abandonnée	B. ANDRÉ.

LETTRES FRANÇAISES :

Sixième lettre :

Philippe à M. Louis le Coudre. JEAN PERDIANE.

Eugénie RIGAL :

H. Le ménage Cuvelier. B. ANDRÉ.

Lettre à une Marraine E. HAIMET.

BALJEAN :

V. Cuistot ! JOSEPH DE LA PANNE.



CHRONIQUES DE CAMERA



L'Enfer

M. Henri Barbusse a écrit *le Feu* (Journal d'une Escouade).

Ce roman, avant d'être un succès de librairie, avait paru dans un quotidien. *Le Feu* a pu être ainsi communiqué, sans aucun danger, à plus de cent mille personnes: *le Feu* se propage rapidement!

L'éditeur Flammarion est content, M. Barbusse est content. Et le public aussi.

Comme tout le monde j'ai *le Feu* quelque part, sur ma table, je crois, enfoui, étouffé sous d'autres bouquins également intéressants que je me propose de lire d'ici la fin de la guerre. Oh! le pessimiste! pensera mon ami Gatoux.

L'Académie Goncourt a eu les honneurs du *Feu*. Ou du moins, c'est le contraire.

Donc gloire au *Feu*! Vive le *Feu*!

Mais voilà! Il n'y a pas que le *Feu*! Il y a *l'Enfer*! Et *l'Enfer*, vraiment, ce n'est pas ça!

Qu'est-ce que *l'Enfer*?

Pour le premier venu: un livre comme tous les autres, aperçu à l'étalage d'un libraire.

Pour le lecteur du *Feu*: le nouveau livre d'Henri Barbusse, son deuxième enfant! Et le premier était si bien tourné qu'on n'hésite pas une seconde à accueillir à bras ouverts son dernier-né.

Le lecteur du *Feu* n'est pas à la page!

Ils sont ainsi cent mille!

L'Enfer est un enfant illégitime que Barbusse a fait à un nommé Albin Michel, éditeur, bien avant la guerre.

A cette époque il n'avait pas encore épousé la Renommée.

Or, il plaît aujourd'hui à cet éditeur, épris de mercantilisme, de brandir à la face de tous les passants, telle une fille abandonnée, un enfant ignoré et taré. Bien présenté, soigneusement couvert, nous n'apercevons pas sa laideur. C'est seulement lorsque nous avons versé 3 fr. 50 que nous pouvons soulever le voile. Et pendant 400 pages il semble qu'on nous crie: « Eh bien, que dites-vous de ça ? Est-ce assez dégoûtant, assez répugnant, assez mal écrit ? Eh bien, c'est l'œuvre de Barbusse que vous vantez tant aujourd'hui ! »

J'imagine que M. Barbusse n'est pas autrement fier de voir sa faute de jeunesse étalée partout. Aussi nous ne lui en voulons pas.

Mais nous en voulons à M. Albin Michel qui se paie la tête du public en exploitant le succès du *Feu* et en trompant grossièrement la clientèle.

Ce n'est pas avec de semblables procédés qu'on combattrait utilement la crise du livre.

M. Barbusse, *l'Enfer* n'aura pas les honneurs de ma table ! En un quart d'heure je l'ai lu. Et je n'ai pas eu le vertige.

Je mettrai peut-être six mois à lire *Le Feu*, car je l'ai feuilleté et je me suis juré d'en goûter toutes les pages.

Et nous oublierons !

Car *le Feu* purifie tout — même *l'Enfer* !

CAMERA.

25 mai 1917.



La Semaine Anglaise

La semaine anglaise ! Cela vous a un petit air innocent et très « entente cordiale ». Pourtant il ne me semblait pas qu'en pleine guerre son importation chez nous s'imposât.

Evidemment quitter l'atelier le samedi à midi pour s'en aller gambader dans les prés, à la campagne, jusqu'au lundi matin, au mois de juin c'est séduisant.

600.000 femmes, paraît-il, vont bénéficier de la loi.

Mais on ne nous empêchera pas de remarquer que c'est au moment où on s'écrie sur tous les tons : « Produisons », que l'on cesse précisément de produire.

Produisons !

Et 600.000 femmes chaque semaine pendant six heures vont se croiser les bras.

3.600.000 heures perdues !

Nous n'avons trouvé qu'un seul remède à la disette, le rationnement ; qu'un seul remède au rationnement, la production.

Et de notre propre volonté nous arrêtons la production !

C'est fantastique.

Que les couturières, les blanchisseuses, les lingères, mal payées, réclament une indemnité de vie chère, d'accord ! Elles ont raison.

Car il est juste qu'elles ne soient point réduites à des salaires de famine à une époque où tout est hors de prix.

Mais la semaine anglaise, c'est une autre affaire.

Il est regrettable qu'elle n'ait pas été instituée en France avant la guerre : d'abord parce que les midinettes n'auraient pas eu la peine de faire leur petit coup d'Etat; ensuite parce qu'on aurait ainsi eu l'occasion de rétablir « pour la durée de la guerre » la semaine française.

Car en ce moment, au front, les Anglais eux-mêmes font la semaine française!

Et les Boches, en face, également.

Mais nous avons tout lieu d'espérer que la semaine anglaise n'est qu'une question de « mode » et que les *munitionnettes* qui gagnent, elles, bien leur vie la dédaigneront.

Qu'elles continuent, comme par le passé, à tourner des obus pendant six jours pleins.

Les *munitionnettes* sont des soldats de l'arrière. Qu'elles imitent leurs camarades de l'avant.

Et puisqu'il faut transiger, transigeons!

La semaine anglaise, pour les midinettes.

Mais, pour les *munitionnettes*, la semaine française!

CAMERA.

3 juin 1917.



Le Saphir et le Baiser

Ce n'est pas une fable.

C'est une tombola.

Oui, il y a la tombola du Saphir, en France, et la tombola du Baiser, en Angleterre.

Car à moins d'un Saphir ou d'un Baiser vous pensez bien que les Éprouvés de la Guerre n'ont aucune chance de faire recette.

Si vous êtes parmi les pauvres, si vous ne disposez que de quelques billets, vous pouvez tout juste prétendre au Saphir. Reconnu parmi les pauvres : Mgr le duc de Montpensier, 500 fr. ; M^e Henri-Robert, 500 fr. ; la Belle-Jardinière, 1.000 fr. ; MM. Hotchkiss et C^{ie}, 5.000 fr.

Et ce Saphir est magnifique : il vaut, paraît-il, cent mille francs.

Si vous êtes parmi les riches, si trois cent mille francs ne font pas à votre porte-monnaie plus de mal qu'un coup de pied de cheval ou de 77 allemand à un tank français, alors vous pouvez vous inscrire à la tombola du Baiser.

Comment? Que dites-vous? Vous n'avez pas trois cent mille francs! Eh bien, ça n'a pas d'importance. Les eussiez-vous eus que cela n'eût servi à rien, car la tombola du Baiser est tirée. *Les Annales* nous l'apprennent ainsi :

UN BAISER DE 300.000 FRANCS. — C'est une scène qui s'est déroulée à la dernière vente de charité donnée au profit des œuvres de la Croix-Rouge, section de Londres, à Covent-Garden.

Vers quatre heures et demie, le marché commençait à faiblir quand on vit un gentleman grimper hâtivement à la première galerie, saluer la foule et articuler d'une voix claire :

— Mesdames et messieurs, je suis autorisé à mettre aux enchères un baiser de miss Maud Love.

Applaudissements.

Mais une autre voix s'éleva :

— Avant l'encan, nous tenons à savoir ce que nous achetons. S'agit-il d'un baiser pris à miss Love ou d'un baiser donné par elle ?

Disons ici, pour ceux qui l'ignoreraient, que miss Maud Love est la plus jolie artiste de Londres.

Après consultation, le commissaire-priseur déclara :

— Nous mettons en vente un baiser donné par miss Maud Love. Si pourtant elle devait le recevoir avant de le rendre, le prix d'achat se trouverait naturellement doublé... C'est bien entendu, n'est-ce pas ?... Allons, messieurs, les enchères sont ouvertes... Faites une offre.

— Cent livres ! lança quelqu'un.

— Deux cents livres !

Et les enchères de monter, de monter vertigineusement, jusqu'à 2.000 livres (cinquante mille francs).

Deux concurrents seulement se disputaient maintenant la victoire. D'une part, le richissime banquier Hutchinson, d'autre part, Sa Grâce le duc de Saint-Albans, descendant du roi Charles II par cette étrange Nell Gwyn qui osa, la première, monter sur un théâtre au temps où les rôles de femmes y étaient encore tenus par de jeunes hommes.

— Deux mille et cinq cents livres ! cria le banquier.

— Trois mille ! riposta le duc.

— Trois mille et cent !

— Quatre mille !

— Cinq mille !

— Six mille !

Le banquier fit signe qu'il renonçait et le baiser fut adjugé pour 150.000 francs.

Alors, miss Love s'avança sur la scène et demanda :

— Un baiser à donner ou à échanger ?

— A échanger, fit le duc.

— C'est donc le double, fit le commissaire.

Vraiment, tout augmente ! Même les baisers.

Mais s'il est vrai que la plus jolie des Miss exige trois cent mille francs d'un gentilhomme anglais pour un seul baiser, il est également certain qu'elle accorderait à Bourrut, Poilu français, soldat de Vauquois, de Craonne et d'ailleurs, la même faveur — en lui laissant ses cinq sous.

Et je connais Bourrut ! A ce tarif-là, il prendrait Vauquois plusieurs fois par jour.

Mais toi, ô Civil, tu n'as pas de chance ! Tu es à peine millionnaire, tu n'as pas trois cent mille francs à jeter en appât aux lèvres de miss Maud Love ! Tu ne peux pas faire comme Bourrut !

Alors tu n'as qu'une ressource, ô Civil pauvre qui n'a que quelques billets de mille à gaspiller ! Et pour avoir ton nom dans les journaux comme nos poilus morts au champ d'honneur, il faut bien aussi que tu t'exposes à quelque chose.

Expose-toi à gagner le Saphir !

CAMERA.

4 juin 1917.



LA GRANDE GUERRE

Une Française

Depuis le matin la bataille fait rage autour de M... en Alsace.

Les 75 crachent la mitraille, par rafales, balayant la plaine où essayent de déboucher les hordes germaniques.

Dans les champs, disséminés en un long cordon de tirailleurs, nos fantassins héroïques, impassibles, malgré la pluie de fer et de plomb qui s'abat autour d'eux, tiennent les positions qui leur sont assignées.

Le feu pourtant se ralentit de notre côté : les munitions menacent de manquer.

Bientôt il faut se replier, céder le terrain si chèrement conquis la semaine précédente, si âprement disputé le jour durant. Les canons se taisent les premiers ; les batteries attelées, en hâte disparaissent dans un nuage de poussière entraînées au galop de leurs six chevaux.

Chez les Allemands l'espoir renaît, leur artillerie redouble de fureur ; en masses profondes on aperçoit déjà les uniformes gris s'avancer. Nos fantassins reçoivent l'ordre de battre en retraite. Ils se retirent à contre cœur, s'arrêtant souvent, pour coucher encore à terre quelques ennemis par une salve meurtrière...

les cartouchières sont vides, la retraite s'accélère, comme un immense flot de marée qui monte et submerge tout, les Prussiens débouchent par milliers et s'étendent dans la plaine.

Dans une ferme, tout près de la route qui relie V... à M... une section d'infanterie est restée. C'est une position isolée tout à l'extrémité de la ligne de bataille. Dans le feu de l'action a-t-on oublié les braves qui la défendent avec opiniâtreté, ou bien l'agent de liaison n'a-t-il pu parvenir jusque-là ? L'adjudant commandant cette section, un vieux brave, instruit à la rude école du Maroc, n'a pas reçu l'ordre de retraite.

Etonné, il a vu le feu de nos canons diminuer d'intensité, s'éteindre complètement ; il a cessé d'entendre le crépitement des Lebel et des mitrailleuses françaises..., sur la ferme se sont concentrées les attaques de l'ennemi ; il a tenu quand même... maintenant les munitions sont épuisées, la dernière cartouche a été tirée, toute résistance est impossible, il veut sauver sa section.

Sur son ordre, en rampant, un par un, les hommes se défilent... Il est temps : dans un nuage de poussière et de fumée noire, le bâtiment principal s'effondre avec un bruit de tonnerre.

Par bonheur la nuit tombe, c'est le clair obscur du crépuscule, dans lequel l'œil le plus exercé ne distingue rien à cent mètres ; la section atteint un village et s'y rassemble.

Le danger immédiat semble pour l'instant écarté : ce qu'il faut maintenant, c'est regagner les lignes françaises.

De quel côté ? Par quel chemin ?

Vers le Sud, on entend le bruit de la fusillade. M... est en flammes. La ville est-elle encore entre nos mains, ou les Prussiens l'occupent-ils déjà ?

De l'ouest, du côté de la France arrive le bruit d'une canonnade intense; au moins si quelqu'un pouvait indiquer la direction prise par nos troupes en retraite! Mais le village semble abandonné; pourtant deux caporaux fouillent les maisons... rapidement car le temps presse...

La chance les favorise : au bout de quelques minutes, un homme d'une quarantaine d'années paraît entre deux soldats.

Il parle le français presque sans accent; l'adjudant l'interroge :

« Où sont les Français ?

— Du côté de S...

— Connais-tu un chemin défilé ?

— Oui.

— Conduis-nous.

— Impossible. »

Impossible! Un flot de sang monte au visage du sous-officier. Cet homme se moque de lui. Il tire son revolver, braque le canon à hauteur de l'individu.

— Allons, marche devant et si tu te trompes de route...

Il n'achève pas sa phrase, l'intonation ne laisse aucun doute sur ses intentions.

L'Alsacien n'a pas bougé pourtant.

« Ma maison est pleine de blessés, des Français que j'ai recueillis moi-même, faut-il les abandonner pour que les autres les massacrent en arrivant? »

N'est-ce pas une imposture ? Le temps manque pour vérifier ces dires. L'adjudant hésite un instant, son bras retombe.

« Indique-nous au moins le chemin. »

L'homme s'explique, la petite troupe repart.

C'est un sentier de terre qui passe à travers champs, au bout se trouvent les premières maisons de S... où sont arrêtés et retranchés les Français; sur la droite, à peine à 50 mètres coule un ruisseau entre deux rangées d'arbres, à gauche la plaine nue, désolée,

avec ses champs aux moissons inachevées. Les hommes marchent rapidement, silencieusement...

Soudain sur la gauche, dans le lointain on entend un coup de sifflet à roulettes, puis un deuxième, c'est le signal bien connu par lequel un officier allemand rassemble son monde.

La section marche donc parallèlement à une colonne ennemie.

La nuit est tombée tout à fait maintenant, mais dans le ciel noir, la lune brille toute ronde, énorme. On y voit presque comme en plein jour.

Sur un signe de l'adjudant, les hommes se couchent à plat ventre. Chacun écoute si le bruit se rapproche... Non, les Prussiens n'ont pas remarqué la présence des Français; la situation n'en est pas moins grave, la prudence commande de mettre le ruisseau et son mince rideau d'arbres entre les deux troupes.

Un soldat part en éclaireur de terrain, il entre dans l'eau, par bonheur le ruisseau n'est pas profond... Il prend pied sur la rive opposée, regarde autour de lui... Rien... Pourtant, là-bas, des ombres passent... une troupe en marche... les hommes chantent... sont-ce des Français?... Un son aigret de fifres!... Malheur, des Allemands là aussi! La section est encadrée par les ennemis.

Nos fantassins comprennent qu'ils sont cernés, quelques-uns murmurent qu'il vaut mieux se rendre.

A cette idée l'adjudant se révolte.

« Ah! non, ils ne m'auront pas vivant. »

— Nous n'avons plus de cartouches, remarque un soldat.

— Alors quoi! et la baïonnette!... nous sommes cinquante! réplique aussitôt un autre.

— Allons, courage les enfants, ajoute l'adjudant, on en sortira... et il se jette résolument dans les champs à gauche... c'est de ce côté que les Prussiens semblent le plus loin.

Soudain un mur se dresse devant nos braves fantassins, il barre le passage, haut massif, formant un obstacle infranchissable. Cette fois, c'est la fin, il n'y a plus qu'à attendre l'arrivée des Allemands bondir dessus, jouer de la fourchette en désespérés... Heureux ceux qui passeront!

Chacun sent la gravité de l'heure, pense au foyer abandonné, il y a un mois à peine, quand du mur une voix semble sortir :

« Wer da ? »

Personne ne répond ! Les hommes sont atterrés.

Il y a donc des Allemands partout !

« Wer da ? » répète la voix.

« Ma foi tant pis ! France ! » répond l'adjudant en assurant son revolver dans sa main.

Une porte basse s'ouvre doucement, sans bruit, une femme paraît sur le seuil, une vieille femme de l'ancien temps, qui porte encore le costume et la coiffe d'Alsace.

« Êtes-vous nombreux ? demande-t-elle.

— Cinquante.

— Que faites-vous là ?

— Nous cherchons à retrouver les nôtres.

— Vous êtes poursuivis ?

— Nous sommes cernés !... Les Français sont bien à S... ?

— Oui.

— Comment y parvenir ?

— En traversant mon usine.

— Vous risquez la mort si les Prussiens l'apprennent, remarque un homme.

— Je vous sauve... Entrez vite.

Les hommes entrent rapidement, la porte se referme sur eux. La bonne vieille les guide à travers une immense usine, dont les ateliers abandonnés s'étendent sur plus de 2 kilomètres... A l'extrémité ils trouvent un autre mur, massif et haut comme le premier avec une grille qu'ouvre l'Alsacienne.

— Vous trouverez les nôtres, à 500 mètres d'ici.

Les hommes se sentent sauvés, après les terribles moments d'angoisse, c'est la détente nerveuse ; les uns, serrent en riant, les mains de celle qui les a sauvés, d'autres l'embrassent en pleurant, tous sont émus, reconnaissants.

« Que Dieu vous garde, mes enfants, et Vive la France ! »

La grille se referme... Quelques minutes plus tard, la section reprend sa place, dans sa compagnie.

B. ANDRÉ.



POÈMES

Nous les aurons!

Oui, quoi qu'en disent les trembleurs,
Les pessimistes, les railleurs,
Ceux que la culture germaine
Rend ou sceptiques ou songeurs,
Nous demeurerons les vainqueurs.
A force de temps et de peine,
Malgré leurs gaz et leurs canons,
Nous les aurons!

Déjà les avons-nous pas eus?
Les avons-nous pas déjà vus
Repasser fleuves et rivières?
Leurs espoirs sont-ils pas déçus
Puisqu'ils ne nous enfoncent plus?
Nous leur taillerons des croupières.
Battez, tambours; sonnez, clairons:
Nous les aurons!

J'en jure par tous les héros
Qui dorment au champ du repos
A l'ombre du drapeau de France;
J'en jure par tous les sanglots,
Par les tombes et les berceaux,
Nous écraserons leur engeance.
Battons, tambours; sonnez, clairons:
Nous les aurons!

H. AMIOT.



IMPRESSIONS DE REPORTER

Les petits métiers de la guerre

(Notre confrère *Excelsior* publie actuellement une série d'articles très intéressants de M. Jules Chancel sur « les petits métiers de la guerre ». Nous avons aujourd'hui le plaisir d'offrir l'un d'eux à la curiosité de nos lecteurs. En outre la diffusion de cet article constitue une excellente œuvre de propagande et de salubrité en faveur du Poilu français qui, prévenu, tombera moins facilement dans les mille pièges qu'on lui tend à Paris, lors d'une permission, dès sa sortie de la gare.)

« *La vie est chère. Pour augmenter vos revenus, sans quitter situation, adressez-vous de 3 à 5 h., Rue..., tel N°.* »

L'annonce était tentante. Je courus à l'adresse indiquée. C'était dans un appartement situé au rez-de-chaussée, près de la gare du Nord. Il existe d'ailleurs des établissements analogues aux environs de toutes les grandes gares. Dans l'antichambre étroite et obscure, je trouvai une trentaine de personnes qui attendaient. Un petit groom de dix ans me donne un numéro : c'est le 34.

En voilà au moins pour une heure! et pas de chaise pour s'asseoir. Appuyé contre la muraille, pressé comme dans le Métro, j'observe ces gens venus sur la foi de l'annonce. L'assistance se compose pour un tiers de femmes dont plusieurs, d'aspect triste et

réservé, sont en deuil. Les malheureuses ! quel aveu que leur présence en un pareil endroit.

Parmi les hommes, domine le type du famélique de grande ville que l'on rencontre partout où l'on attend. Pauvres diables dont la misère veut paraître décente et qui croient la dissimuler sous une défroque bourgeoise, jaquette élimée, manchettes en papier, gilet fantaisie. Seigneur ! A certaines boutonnieres je remarque l'insigne des réformés.

Comment se fait-il que partout on se plaigne du manque de main-d'œuvre et que dans tous les endroits douteux où m'attirent les hasards de mes enquêtes, je trouve toujours nombreuse assistance ?

— Numéro 34 ! crie le grom enfant avec l'autorité d'un vieil huissier de ministère.

J'entre aussitôt dans un cabinet modeste, mais où trois messieurs assis en bataille derrière des bureaux me dévisagent comme des juges en face d'un prévenu. Je passe les détails de l'interrogatoire qui précéda mon engagement et j'arrive tout de suite à l'emploi dont on me chargea *pour augmenter mes revenus sans quitter ma situation.*

Cet emploi, me dit-on, demande un apprentissage. Vous commencerez donc par suivre pendant quelques jours, monsieur que voici, un de nos meilleurs agents, et quand vous aurez bien compris comment il procède, vous vous débrouillerez tout seul.

L'apprentissage.

Assis devant une consommation que je m'étais empressé d'offrir à mon professeur dans un café voisin, j'attendais qu'il m'initiât. Ce ne fut qu'à la troisième soucoupe que le maître daigna parler. Il le fit en ces termes :

— Le métier n'est pas mauvais, surtout depuis l'augmentation de solde des soldats, me dit-il, mais il faut savoir, avant tout, inspirer confiance au client et ne pas se tromper en le choisissant.



« La connaissance du pays dont il arrive est donc un élément indispensable de succès. C'est pourquoi je ne saurais trop vous conseiller l'étude d'un guide détaillé et de l'indicateur des chemins de fer.

« Sitôt que le client croit avoir en face de lui un « pays » ou un copain, il n'a pas de méfiance et vous n'avez plus qu'à le cueillir ».

— Comment le *cueillir*, demandais-je avec inquiétude.

— Vous n'êtes donc pas au courant du truc ? fit-il, étonné.

— Pas du tout.

Il tira alors un papier de sa poche et me dit :

— L'administration vous remettra un exemplaire de cette liste sur laquelle sont portés les hôtels, restaurants, magasins, établissements de plaisir de tout genre qui sont abonnés à notre agence.

« Votre rôle consiste à y amener des militaires en permission qui ont de l'argent à dépenser ou des réfugiés venus des pays envahis. Comprenez-vous maintenant ?

— Je commence.

— Vous touchez une commission de 5 à 10 % sur toutes les affaires que vous procurez. D'ailleurs, assez causé, vous allez me voir travailler ce sera encore la meilleure façon de vous apprendre.

Le professeur consulta ensuite son carnet et continua :

— Il y a une arrivée de permissionnaires à 4 h. 50, gare de l'Est et des réfugiés de Douai qui arrivent demain matin en camions militaires... Qu'est-ce que vous préférez ?

— Commençons par les militaires.

A l'heure dite nous étions au premier rang devant les barrières où se pressent les parents ou les amis qui attendent les permissionnaires.

Ceux-ci arrivent, et, aussitôt, avec une adresse et une promptitude de décision admirables, mon homme

a tout de suite choisi deux ou trois soldats dont les yeux vagues, l'allure indifférente indiquent qu'ils ne sont pas attendus.

Il bondit sur l'un d'eux.

— Ce vieux Berju!... Bien, quoi! tu ne me reconnais pas?... Colandard, du 41^e. On a été ensemble au dépôt, à Montélimar... Viens prendre un verre.

L'homme ne refusa pas, et, quelques minutes plus tard, il était tout prêt à se laisser conduire partout où le désirerait ce « copain » dont il ne se souvenait pas très bien, mais qui lui avait cité à propos, quelques noms connus de son ancien dépôt.

J'en avais assez et me levai, mais le professeur me dit à voix basse :

— Viens demain matin aux réfugiés... c'est plus intéressant que les militaires... On en trouve parfois qui ont beaucoup d'argent et ils ne savent rien, rien. Et puis il y a les bons des régions envahies... Je t'expliquerai...

(*Excelsior*)

JULES CHANCEL.

RESTRICTIONS! RESTRICTIONS!

Une soi-disant crise

J'ai eu la bonne fortune de rencontrer, hier, à la terrasse du « Terminus » mon excellent ami Jouvellier, qui a quitté l'Amérique depuis août 1914 pour venir défendre sa patrie. Nous causions de choses et d'autres, lorsqu'un rassemblement se forma autour d'un malheureux passant, atteint d'une crise d'épilepsie; ce pénible incident fit, tout naturellement, tomber la conversation sur les autres crises en cours : celles du sucre, du beurre, celle des transports.

Or, les transports, c'est la partie de Jouvellier et ce, pour deux raisons : il en a eu un au cerveau l'an dernier et il a la chance d'être l'un des plus distingués ingénieurs d'une des plus puissantes compagnies de railways de New-York. Actuellement, il est mobilisé sur l'Ouest-Etat.

Comme je me permettais quelques commentaires, il s'écria :

— Où allez-vous pêcher tous ces boniments-là ?

— Vous savez, on raconte tant de choses dans les journaux !

— On voit bien que vous ne voyagez jamais ! La crise du charbon sur les chemins de fer ? l'usure du matériel ? mais, ça n'existe pas, ça n'existe plus... tout au moins sur mon réseau. Exemple : entre Rouen et Paris, nous formons un train ininterrompu de wagons-couloirs de toutes classes; ces wagons, nous les garnissons *au grand complet*, de personnages

dont la consigne est de ronfler, ou tout au moins de rester assis, tels que : citoyens désœuvrés — premier essai de « mobilisation civile » — voyageurs de commerce, gens habitués à passer leur vie en chemin de fer; nous affectons à ce service tout le personnel de notre Compagnie, lequel autrement, du fait de notre invention, serait inoccupé. Nous avons là, également, une utilisation rationnelle des « embusqués », etc... Enfin, en cas de besoin, nous embauchons des salariés des deux sexes.

— Je vous suis... et alors?...

— Alors, il arrive ceci : le matin, vers huit heures trente, nous ouvrons les portes des salles d'attente de Rouen, un employé clame l'invitation traditionnelle : « Les voyageurs pour Paris, en voiture! », lesdits voyageurs, dûment munis de billets se précipitent, montent dans les wagons... Vous devinez la suite : comme il n'existe aucune place disponible, ils marchent vers l'avant du convoi, suivent les couloirs, escaladent les « soufflets », dans l'espoir fallacieux de repérer plus loin un coin inoccupé... à un certain moment, ils reconnaissent les architectures enfumées du hall de « Saint-Lazare »... Le tour est joué!

Je pris congé de Jouvellier, enthousiasmé. Décidément on avait songé à utiliser les compétences!

Là-dessus je pensais à ma belle-mère qui habite le Havre, et je me disais que s'il lui arrivait malheur pendant cette guerre, maintenant que je connais le truc de Jouvellier, il ne fallait pas qu'elle compte sur moi pour aller à son enterrement!

TANK.



L'abandonnée

— Monsieur l'abbé Paul.

— Faites entrer.

Le temps de fermer le long rapport que je compulsai et j'entendis de nouveau s'ouvrir la porte de mon cabinet pour livrer passage à mon excellent ami. Je ne laissai pas pourtant d'être étonné de sa visite : il y avait plus d'une année que je ne l'avais vu...

— Eh bien, l'abbé, toujours dans vos prières et vos œuvres pieuses?

— Toujours, pêcheur endurci.

— C'est donc pour cela que vous êtes devenu si rare.

— Ma visite ne vous est d'aucune utilité, tandis qu'ailleurs...

— Trop aimable en vérité, mais si vous n'êtes pas ici dans le but unique de passer quelques instants avec moi, c'est donc mon cher ami, que vous avez quelque chose à me demander; oh, je vous vois venir, les orphelins ou les réfugiés Belges? Non! alors une œuvre nouvelle?

— Beaucoup moins, une femme à sauver.

— Brr!!

Et sans me laisser le temps d'exprimer ma crédulité, l'abbé me conta cette navrante et banale histoire.

— Hier matin en passant rue Lepic, j'entendis malgré moi les propos de deux femmes parlant sur le pas de leur porte.

« La pauvre petite, disait l'une d'elles, si jeune et réduite à ce point.

« Et l'enfant qui se meurt, répliquait l'autre.

J'étais pressé, pourtant la curiosité l'emporta.

— C'est un péché, l'abbé, essayai-je de railler, mais mon brave ami, tout à son sujet, continuait sans même relever mon interruption.

— Il s'agissait d'une malheureuse petite ouvrière qui, poussée par la misère avait tenté de se suicider, la veille. On l'avait ramenée dans son logement où elle vivait seule avec son enfant âgé de six mois. Instinctivement je montais chez elle; au bout de six pénibles étages, j'aperçus, par une porte entrebaillée, une vieille femme assise au chevet d'une femme alitée. Je devinai que c'était celle que je cherchais et j'entrai.

La malade était une femme de vingt-cinq ans à peine, jolie, dont le visage distingué portait cependant l'empreinte de la souffrance; on lisait dans ses yeux la reconnaissance pour ceux qui s'occupaient d'elle et l'énorme regret d'avoir échoué dans sa tentative de mort.

Pauvre fille ! son histoire est celle de bien des femmes.)

Un jour, alors qu'elle habitait encore chez ses parents, de petits commerçants du Marais, elle rencontre un jeune et brillant officier. Son pauvre petit cœur ingénu et désarmé se laisse prendre. Ce militaire est si beau, il parle si bien ! les rêves d'avenir sont grisants de bonheur, à un tel point que fermant les yeux pour suivre la vision, elle tombe dans les bras du séducteur.

C'est alors le grand amour, la passion farouche, les amants se voient tous les jours, ne vivent l'un que pour l'autre; mais les événements se précipitent et suivent leur cours : une nuit le régiment part en couverture sur la frontière, le jeune officier quitte Paris sans avoir eu le temps d'un dernier adieu.

La guerre éclate; lui, qui avait promis le mariage, qui n'attendait que son deuxième galon pour faire sa demande, ne donne plus de nouvelles. On apprend bientôt par les journaux qu'il est tombé mortellement atteint dans les premières rencontres, et la pauvre petite pleure en cachette, évitant les questions de son père, les regards interrogateurs de sa mère.

Il faut pourtant qu'elle parle, car elle a senti les premiers frémissements du fruit de son amour. Elle le fait. Son père n'écoute que la colère, sans pitié pour sa femme implorant le pardon, il chasse la malheureuse, brutalement comme un chien, et lui défend de se représenter jamais devant lui.

Seule alors sur le pavé de Paris, la pauvre enfant cherche du travail; elle est habile, courageuse : une modiste la fait entrer dans ses ateliers... c'est la vie assurée.

Pourtant, le terme de sa grossesse arrive, elle doit quitter sa place pour aller à la Maternité. Elle entend pour la première fois le cri de son enfant. Elle est mère, et n'a pas de nom à donner à son fils... cette idée la mine, la tue. Enfin elle sort de l'hôpital et se présente chez son ancienne patronne, espérant reprendre son emploi : on ne veut pas d'une fille-mère, on la repousse.

Elle trouve enfin du travail pour un confectionneur de vêtements militaires. Le salaire est modique, il faut veiller le soir, mais la vie est assurée. Le patron semble même s'intéresser à son sort et augmente ses appointements, il vient parfois voir l'enfant, lui apporter un joujou.

Un jour il lui demande brutalement d'être sa maîtresse; et sans écouter la protestation indignée de la jeune femme, il lui offre la vie aisée et facile, l'appartement dans un beau quartier, les toilettes, les bijoux, tout ce qui peut séduire et tenter.

Elle refuse, il se fait plus pressant, la saisit à pleins bras, veut la prendre de force.

Affolée, elle se débat, crie, appelle au secours.

Il la laisse aussitôt et craignant le scandale il s'en va rapidement après un semblant d'excuses.... La malheureuse se trouve de nouveau sans travail.

La guerre se fait sentir dans tous les milieux, elle est forcée de s'employer à la journée, chez les autres, tandis qu'une voisine charitable garde l'enfant.

C'est alors la misère, l'éternel tourment dans lequel sombre l'âme la plus vaillante.

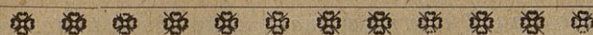
Il faut de l'argent pour le propriétaire, pour la vie quotidienne, il faut que l'enfant vive. Vous qui ne les avez pas approchées, vous ne connaissez pas les détresses de ces mères qui entendent leur petit crier la faim !

Pourtant, figurez-vous ce logis, où il n'y a plus d'argent, cette malheureuse qui ne trouve plus de travail, cet enfant qui pleure pour qu'on lui donne à manger... Alors vous comprendrez la mère, qui affolée descend en courant les six étages pour aller dans la rue, se vendre au premier venu, s'offrir, se livrer à tous les désirs, afin de nourrir son petit... Elle est sur le trottoir, prête à tout. Un homme s'approche, lui parle bas, la prend par la taille; inconsciente elle se laisse emmener. Glacée, sans proférer une parole, elle subit les attouchements de cet inconnu, qui la tient serrée contre lui, ils descendent la rue Montmartre, arrivent au Châtelet, s'engagent sur le Pont au change.

L'air plus vif, la brise fraîche du fleuve, la sortent de sa torpeur morale... les lèvres de son compagnon cherchent et prennent les siennes... comme jadis son premier amour. Ce contact produit une révolte suprême de la chair, qui se refuse, elle s'arrache à l'étreinte sensuelle, et folle se précipite dans le fleuve avant qu'on ait pu l'en empêcher.....

... Emu je remis quelques secours à l'abbé Paul, et lui promis de m'occuper de sa protégée.

B. ANDRÉ,



Lettres Françaises

(SIXIÈME)

Philippe à M. Louis le Coudre,
aux Mourons, près Tours

Aux armées, le 25 mai 1917.

Mon cher Oncle,

Merci de votre bienveillante sollicitude et de ne douter point de ma constante affection.

C'est vrai ! depuis longtemps je ne vous avais pas écrit ; mais sœur continue d'être, à distance, mon fidèle secrétaire et je sais tout le plaisir que ses lettres vous donnent. Elle vous fait part de ma pensée, et vous êtes l'indulgence même... Ma bonne Louise ! Je nous vois encore, elle et moi, avec tante de Vrigny chez vous, mon oncle, aux Pâques 14, sur les bords du Cher, dans la prairie.

Franchement, les rives de l'Aisne sont moins hospitalières ! A la fin de mars, nous remontions en ligne. Quelles belles troupes, croyez-moi ! quels hommes !

Oh ! chacun murmure « qu'il en a assez ». Parbleu ! qui le nierait ? Mais tous, à l'heure de l'effort sont prêts et ils donnent tout ce qu'on leur demande. Nul besoin de s'inquiéter : on marche, la canne à la main et ils suivent : ils sont entraînants, je vous assure.

Pourquoi n'avons-nous pas avancé davantage ? oui, j'entends bien... le plateau de Craonne, le fort de Brimont. Demandez, je vous prie, mon oncle, à tante de Vrigny : je recevais sa toute dernière lettre de Paris ; j'étais en pleine journalière, j'avoue qu'il j'ai-

sait chaud ! elle me donnait, cette bonne tante, les meilleures assurances.

Mon oncle, voulez-vous bien que votre neveu, respectueusement, cause avec vous d'autres choses, car je ne peux pas faire autrement, vous comprenez de penser à mes soldats tombés, à ceux qui souffrent, aux ambulances, à leurs familles angoissées. Parlons d'avenir. Que fera « l'Affranchissement russe » ? Beau morceau d'éloquence, lourde masse d'idéologie malfaisante dont nous recevons, nous autres, les éclats, sur les reins ! Je n'en sais rien ce qu'il fera le Moscovite. Guillaume le second, peut-être, le sait. Mais Vouziers, Cambrai, les Ardennes et le Rhin, je sais parfaitement que nous ne les tenons pas encore. Nous les tiendrons. Il le faut.

L'autre jour, à ma section j'entendais dans un groupe un des rares survivants, avec moi, du début. « Voyez-vous, c'est dur, disait-il, va falloir « remettre ça ». Il Faut. Parce qu'il ne faut pas qu'ils soient les maîtres chez nous, qu'ils empoignent à leur gré nos charrues, nos greniers, nos boutiques, nos usines. Car tout, Ils nous prendraient tout... et nous ? eh bien, nous, les gars, on n'aurait plus qu'à obéir pour toujours à cette engeance sans jamais pouvoir changer, sans jamais pouvoir gagner plus qu'Elle ne le voudrait. »

Mon oncle ! ce sergent exprime la vérité autrement qu'en saluant à tout bout de champ le Droit — avec un grand D — et la Justice — avec un J aussi long que le jour.

Son père est garde-champêtre, l'aîné de ses frères est percepteur, un autre est gendarme ; lui est instituteur.

Cette famille n'a-t-elle pas dans les mains, comme gagne-pain, une parcelle diverse de l'autorité publique ?

Ce fils le sent bien. Il combat pour la conserver, car il sait que l'Allemand vainqueur, c'est le Fran-

çais ruiné, sous sa loi et quelle loi ! pour des vaincus Ah ! le Væ victis ! Comme ils comprennent, chez nous, nos hommes, le « Garde à Vous », l'appel à l'attention, à l'énergie, à la lutte sans merci... et pour cause !

Nous sommes tous liés les uns aux autres par je ne sais quoi de mystérieux qui est profond et caressant, sentiment grave qu'exprime une politesse générale et de tous les instants, qu'aucun de nous n'a besoin d'enseigner ou d'apprendre.

La politesse, chez nous, c'est la marque du respect qui va, dans tous les temps, du soldat qui marche, à la croix de bois noir.

Vous vous doutiez, mon oncle, que je ne satisferais pas votre curiosité légitime sur la poussée récente qu'on espérait définitive. Elle le deviendra, c'est le cas de le dire : quand même !

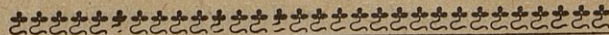
Tante de Vrigny est, vous le savez, à Paris entre Louise et notre inséparable et gentille Madeleine, que vous connaissez. Je les verrai à ma très prochaine permission. Rejoignez-nous. Nous causerons, je vous embrasserai, j'en serais si heureux !

Il paraît qu'on classe mes lettres... sous cuir repoussé tout simplement... quel luxe ! Venez, je vous confierai des études curieuses sur les Parrains et les Marraines de guerre, des espèces, mon oncle, qui déjà sont sous cuir... mais, chut ! Taisons-nous. Je badine et c'est entre nous.

Ces femmes sont bien vaillantes, adorables et je le dis le plus respectueusement du monde, quelquefois insensées — ne le trouvez-vous pas ? dites un peu ?

Votre neveu,
PHILIPPE.

P. c. c.
Jean PERDIANE.



Eugénie Rigal

APÔTRE DU FÉMINISME

II

Le ménage Cuvelier

Tableau tiré des « Féministes »,
pièce en trois actes de MM. B. B.
André et Paul Feuillet.

Ernest Cuvelier a quarante-cinq ans. Il est grand, distingué, malgré une pointe d'embonpoint qui oblige déjà son tailleur à pincer légèrement ses gilets pour que l'arrondi soit impeccable. Il se coiffe la raie dans le milieu, et rase soigneusement tous les matins sa barbe et sa moustache. Sa figure ainsi est plus expressive, rien ne vient cacher l'ironie de son sourire, ni la mobilité de sa physionomie. Son œil est vif, intelligent, pénétrant.

Il s'habille toujours avec élégance tout en conservant une grande simplicité.

Il aime le monde, recherche la bonne table et la bonne société; son esprit est ouvert à tous les arts, il s'intéresse à toutes les sciences. Sa conversation est vive, variée et spirituelle. Comme c'est un observateur très fin et très perspicace; il déconcerte parfois d'un mot ses interlocuteurs. Il manque peut-être un peu d'énergie, et le souci de sa tranquillité le domine; pourtant il est doué d'une certaine com-

bativité malicieuse et ne ménage pas ses sarcasmes à ceux qui lui déplaisent.

Ainsi, tenez, Eugénie Rigal qu'il ne peut pas sentir et qui constamment vient passer des journées entières auprès de Mme Cuvelier, Eugénie Rigal est une de ses victimes toute désignée. Ne lui a-t-il pas déclaré un jour qu'elle lui demandait s'il ne s'ennuyait pas à rester parfois des jours entiers tout seul: « Oh! madame, les autres m'ennuyent parfois, mais je ne m'ennuie jamais moi-même. »

Et naturellement Mme Cuvelier de se mettre en colère.

Car Madame, née Valérie Michaud, est bien différente de Monsieur. Autant il est calme, autant elle est emportée; autant il est fin, modeste, autant elle est absolue, autoritaire, pleine d'elle-même. Elle a pris Eugénie Rigal en amitié, elle lui a voué un culte à nul autre pareil, et ne pas professer les mêmes sentiments à l'égard de l'apôtre est l'injurier personnellement.

Comme son mari elle aime le monde, mais croit devoir à sa qualité de vice-présidente de plusieurs sociétés féministes d'avoir un « salon ». Les sommités du monde littéraire, artistique et scientifique ne répondant pas à ses avances et se souciant peu de fréquenter Eugénie Rigal et ses acolytes, elle est forcée de se contenter de gens de deuxième et troisième plans: auteurs sans lecteurs, littérateurs indépendants de tout, même de la littérature et de la grammaire, dentistes-poètes ou pharmaciens-historiens. Elle a vaguement conscience de son insuccès mondain ou, pour mieux dire, parfois, elle doute de son succès, elle n'en est que plus âpre dans ses réparties lorsqu'elle croit sentir une critique ou une raillerie à l'adresse de ses invités. A être ainsi toujours sur la défensive elle est d'ailleurs devenue d'une nervosité excessive. Son mari la supporte cependant.

Comment deux êtres aussi dissemblables ont-ils pu s'associer pour la vie ?

Oh ! c'est l'histoire banale de tous les jours : la saison des bains de mer, une plage à la mode. On se voit, on se parle ; on se plait, on danse, on se grise. Un ami commun se trouve là comme par hasard qui souffle à l'oreille du père de la jeune fille : « Il est très bien Un tel. Vous devriez... » Et à l'oreille du jeune homme : « Elle est très gentille la petite X... Je crois que... ».

Et quelques semaines plus tard on prononce le « oui » fatal !...

Vous croyez maintenant le ménage Cuvelier semblable à ceux que l'on rencontre tous les jours à Paris, les époux vivant dans une mésintelligence perpétuelle, dans un état d'hostilité latent qui empoisonne quotidiennement leur existence.

Évidemment il y a un peu de ça. Mais il y a bien plus. Ah ! si vous aviez pu assister à la dernière soirée de Mme Cuvelier, si surtout vous aviez pu assister à la conversation intime de M. Cuvelier et de son ami Tersannes, vous seriez édifié.

Au fait, vous allez l'être, car voici ce que vous y auriez entendu, tandis que derrière Eugénie et Mme Cuvelier la foule des invités s'engouffrait dans le grand salon où une estrade avait été aménagée pour l'apôtre du Féminisme :

TERSANNES. — Qu'est-ce que cette demoiselle Rigal ?

CUVELIER. — Une vieille folle ! Laisée pour compte par les hommes, elle leur a voué toute la haine de ses printemps dédaignés.

Nous allons profiter de sa conférence pour bavarder en paix quelques instants, car, j'avais oublié de te le dire... c'est très difficile chez moi d'être tranquille plus d'un quart d'heure.

Qu'es-tu devenu depuis quinze ans ?

TERSANNES. — Rien de bien extraordinaire. J'ai mené la vie de gentilhomme campagnard en m'occupant un peu de politique pour me distraire. Mais toi ?

CUVELIER. — Oh ! moi, mon cher, c'est différent... je me suis marié.

TERSANNES. — Et puis ?

CUVELIER. — Et puis, j'ai passé mon temps à me dire que j'aurais peut-être mieux fait de rester garçon.

TERSANNES. — Allons donc !

CUVELIER. — Tu crois que je plaisante ! Ah ! mon ami ! Le bel idéal que je m'étais tracé : vie de famille, enfants, intérieur agréable ! J'avais compté sans ma femme !

Elle a la prétention de tout savoir, de tout connaître, de tout juger en dernier ressort, et d'une manière absolue, infaillible et intransigeante.

TERSANNES. — Mais sur quelles bases ?

CUVELIER. — Sur aucune. Et tout cela, parce que mon beau-père au lieu de laisser sa fille au couvent où les Sœurs en auraient fait une bonne petite ménagère assez instruite et un peu bigote a voulu l'envoyer dans un lycée et dans une université.

TERSANNES. — Tu aurais dû te méfier.

CUVELIER. — Le pouvais-je ? si tu l'avais vue alors... timide, douce... ah oui ! elle ne me laissait guère présager que c'était une contrefaçon de l'Encyclopédie que j'allais épouser.

TERSANNES. — Enfin cela ne détruit pas un ménage.

CUVELIER. — Sans doute, mais ma femme prétendit bientôt organiser des soirées littéraires : en faisant quelques invitations choisies cela eut pu être charmant. Mais tu as vu les spécimens. Le premier soir je vis arriver un philosophe de talent, un mathématicien remarquable, un économiste distingué, un historien, que sais-je encore ? toute la bohème

des ratés, des grandes incapacités méconnues, ramassés de gens à mine pâle, aux joues enfoncées et creusées par l'envie, que ma femme tenait pour des génies.

TERSANNES. — Comme tu as dû souffrir !

CUVELIER. — Au début Maintenant c'est fini ; ou du moins je ne le fais plus voir... j'ai horreur des scènes. Mais, je ne t'ai pas tout dit, pour couronner le bouquet ma femme est devenue féministe ; elle a attiré ici Eugénie Rigal ; à elle deux, elles ont fasciné la petite Delorme et ont recruté des adeptes. Eugénie est la présidente du groupe ; ma femme, la secrétaire générale ; et naturellement les réunions ont toujours lieu chez nous. Le jeudi, séance plénière, hommes et femmes-intellectuels. Le samedi, comité... des femmes... Le mardi, comité... des femmes et quelles femmes ! Entre temps allées et venues... c'est une véritable permanence....

Vous comprenez, n'est-ce pas ?

B. ANDRÉ.

Lettre à une Marraine

Fantaisie Rimée

Je viens de recevoir, chère Hélène à l'instant,
Un petit mot bien bref, où vous vous plaignez tant,
Que sans le moindre effort, je devine la peine
Et l'immense souci que vous cause, ô marraine
La tragique question du Ravitaillement.
Que c'est triste, bien sûr, pareil événement !
Je voudrais à vos maux apporter un remède
Remplir votre maison d'une chaleur tiède,
Je voudrais pouvoir dire pour le prochain hiver :
Vous aurez du charbon, et le paierez peu cher,
Vous ne manquerez pas de pétrole, d'essence...
Mais la clarté, chez vous, brillera par l'absence :
Vous le savez fort bien et moi aussi, parbleu,
Et je ne puis en rien vous consoler un peu,
Moi qui vous aime tant, ô ma reine charmante.

Pourquoi n'habiter pas, comme nous sous la tente ?
Pas deux pièces à chauffer : de la paille, et voilà.
Une table, un bon lit, le tout sans tra-la-la !
Si encor, à votre huis frappant, Dame Fortune,
Etouffait les tracas que la crise importune
Du sucre a fait naître en votre heureux logis
Le mal serait bénin ; mais hélas, il est pis !

Il vous faudra bientôt, à cause d'un ministre,
 Un carnet de charbon : oh ! mon Dieu, que c'est triste
 Ils sont loin les beaux jours, où, levée bon matin
 Vous sautiez heureuse à la salle de bains !
 Allons ! pour quelque temps quittez-en la routine
 Puisqu'il faut du charbon d'abord pour la cuisine.
 Et puis, gente marraine, ce n'est pas tout encor ;
 Cartes, carnets, viennent se succédant... Alors
 Vous redoutez déjà la misérable chère
 Aux Civils destinée.

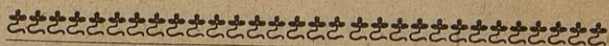
Ma marraine bien chère,
 S'il est vrai que la peine et les tracas d'autrui
 Font que des autres Humains, les soucis sont détruits,
 Je m'en vais vous conter la plaisante aventure
 Qui m'advint certain jour, et la triste figure
 Que fit votre filleul : nous partîmes à cinq,
 Des tranchées ; vous savez que rien n'est plus malsain
 Que de se mettre en route, avec, pour tout bagage,
 Une musette vide, et sans le moindre gage.
 Pourtant ce fut ma veine et celle des copains
 Désignés comme moi, pour aller dans certain
 Village de l'arrière en vue de reconnaître
 Et préparer les lieux qui devaient nous permettre
 Un repos bien gagné après un long séjour
 Sur les bords d'un ruisseau qui n'a pas nom l'Adour.
 Avant notre départ, on nous fit la remarque :
 « Ceux qui partent ce soir, toucheront leur « barbaque »
 « Et le pain, le pinard, demain quand nous serons
 « Tous rendus au village où nous cantonnerons. » —
 Donc, nous voilà partis : le cœur léger comme
 Des papillons qui se seraient mués en hommes...
 Tout alla pour le mieux ; mais quand, le lendemain,
 La compagnie nous eut rejoint au patelin,
 La farce fut mauvaise et fort mal goûtée
 Du groupe d'éclaireurs : notre plainte écoutée

Ne put en rien changer notre malheureux sort :
 Tout était distribué ! De cela, il ressort
 Que tels des chiens errants, cherchant à l'aventure
 Nous dûmes, un peu partout, quérir la nourriture
 Dont nous étions exempts.

Il faut croire qu'ému
 Pourtant par notre état, le « chef » — l'auriez-vous cru ?
 Par le remords fut pris puisqu'il envoya dire
 — Et nous sommes encore les premiers à en rire :
 « Ceux qui n'ont pas mangé, ce soir viendront toucher
 « De la paille
 « (Oh ! Ripaille),
 « Qui leur sera donnée afin de se... coucher ! »

Nous irons jusqu'au bout :
 Qui pense le contraire est, palsambleu, bien fou !
 — Si c'est là votre avis, ma bien chère marraine,
 Faites comme je fais : riez de votre peine !...

E. HAIMET.



Baljean

V

Cuistot!

Baljean n'avait plus de camion; depuis son retour de permission de neuf jours, récompense des décorés, le lieutenant n'avait pas voulu qu'on lui en affectât un nouveau. La treize était rayée des contrôles, détruite par le feu de l'ennemi; son conducteur, affaibli par les blessures reçues, tiendrait les comptes d'essence — un poste de confiance.

Mais il faut être robuste, malgré tout, dans cet emploi : manier les bidons de cinquante litres, grimper sur les sièges, jauger les réservoirs, courir du magasin d'essence aux voitures... Baljean ne pouvait guère encore marcher sans canne; il se fatiguait vite, au bout de quelques jours. Il ne se plaignait pas et faisait de son mieux, mais on le voyait bien dans le temps même que le fourrier rendait compte à l'officier de la tenue médiocre de la cuisine qui, à tous égards, laissait à désirer, depuis quelques semaines.

Les estomacs comme le moral des hommes, ne subissent pas impunément les méthodes brutales, et le cuistot en pied, Bouchenack, choisi à la naissance

Déjà paru dans le n° 2 : I. — Le Convoi Fantôme.
Déjà paru dans le n° 3 : II. — Le Nouveau Secteur.
Déjà paru dans le n° 4 : III. — Le Voyage du Havre.
Déjà paru dans le n° 5 : IV. — La Croix de guerre.

de la section parce qu'il était « exempt de poids lourds » devenait négligent, donnait lieu à des interpellations véhémentes, trop souvent justifiées, de la part de ses camarades.

Bouchenack était de forte taille, les cheveux crépus. Il avait toujours les manches retroussées jusqu'aux coudes. Depuis huit mois, on ne lui avait jamais vu de molletières et jamais il n'avait mis d'autres chaussures que des sabots. Timide et empressé au début de cette campagne, soigneux même, cet « exempt de poids lourds » était devenu distant, insolent parfois, un peu plus gras, un peu moins clair de peau, et guère soucieux des heures. Il semait, en aveugle, à pleines mains le tumulte; une éruption était inévitable et prochaine.

Le petit Maussin, son aide, un garçon propre et probe, faisait de son mieux, mais l'attelage n'avait plus d'équilibre. Ça ne marchait plus.

Un soir, deux hommes, des anciens, des plus sérieux, vinrent se plaindre au bureau; il fallait que vraiment, ils fussent excédés : les procédés de Bouchenack étaient insupportables! Ils représentèrent que celui-ci était ivre, qu'il n'avait plus de vin à distribuer, qu'enfin, pour comble, il s'était abominablement trompé et leur avait donné — c'était inexcusable — du potage salé assaisonné avec du sucre en abondance dont, par contre, le jus avait été privé, tout à fait! La cuistance était immangeable; les gamelles étaient là, les quarts aussi, on pouvait goûter!

Il y eût explosion. C'était fatal.

Bouchenack comparut sur l'heure devant le lieutenant; la loi martiale fut appliquée et, sans délai, sa défense brève entendue, l'homme fut condamné, exécuté.

Il s'était rendu impossible dans la remorque-cuisine, mais comme, par ailleurs, ce stage sédentaire paraissait l'avoir fortifié, on le reconnut bon, en l'occurrence, au service des convois. Il reçut en

apanage, pour son avènement accidentel au rang des conducteurs, un camion et, dans la même audience de saine et distributive justice, Baljean fut promu maître-queux de la 920.

Baljean apprit la chose, non sans émoi. Il venait de lutter, auprès des camarades, contre le potage demi-sel, demi-sucre et, sans espoir, avait vidé sa gamelle en la grattant à petits coups de cuiller, dans le baquet aux eaux grasses.

— Tu sais, lui dit Lermieux, y-a-pas de pinard!

— Y-a-pas de pinard? dis donc, c'est vrai Maussin, y a pas de pinard?

Maussin, debout sur la plate-forme de la cuisine, s'accroupit, le menton sur les genoux, la tête dans les mains :

— Ah, mon pauv' vieux, si ça continue, j' sais pas ce qu'on va devenir : il boit tout, tout s'en va... il m'envoie à la gare... ça ne peut pas durer.

— Où qu'il est?

— Ça va mal, très mal. Le lieutenant l'a appelé. Il est au bureau.

Moi, j' vas y dire, moi, tu sais, au lieutenant, j' veux pu rester là, non, ça ne peut pas durer.

Bouchenack apparut, balançant ses grosses épaules; son visage gras était en sueur. Au bas de l'échelle de la remorque il s'arrêta, tendit le cou, défit son tablier qui avait été bleu; il le remit à Baljean.

— Tiens, toi, t'es pas un mauvais type! j' t'en veux pas! C'est toi qui me remplaces. Ça me va. Mais, tu sais, j' te plains; il te met là, mais tu verras un peu le boulot, mon vieux!

Et, se tournant vers Maussin :

— Eh! petit! envoie ma couverture et mon bidon, et le reste... et mes sardines? Mais, tiens, les sardines, c'est à moi!

Baljean, appuyé sur sa canne, le regardait sans comprendre :

— Tu prends la cuisine que j' te dis! as-tu com-

pris? C'est le lieutenant! qu'a décidé ça. Moi il me met sur la 8... seulement on verra ça... parce que, d'abord, je suis exempt, c'est sur ma fiche!

De loin, Baljean s'entendit appeler; le fourrier gesticulait, l'officier, debout à la porte de la petite cabane qui servait de bureau paraissait attendre. Il alla vers eux, salua.

— Baljean, fit le lieutenant, vous prenez la cuisine. Comment! ça ne vous sourit pas? Vous en faites une figure! Pourtant, vous vous fatiguerez moins là qu'à l'essence, c'est évident!

— Merci bien, mon lieutenant, mais j'ai jamais fait la cuisine; mon métier, c'est cordonnier!

Tous s'esclaffèrent, scribes, sous-officier, chef de section :

— Envoilà une histoire! ça n'est pas une réponse! Mais, vous apprendrez, ça n'est pas difficile, voyons, tout le monde peut, doit pouvoir faire la cuisine... du soin, de la propreté et c'est tout!

Il n'y avait pas à dire non.

Baljean prit le chemin de la remorque; en approchant, il l'examina car depuis huit mois il n'en connaissait guère que le côté du crochet pour l'attelage au camion, et le côté gamelle, par où la pitance était distribuée.

C'était une voiture bien couverte, un peu comme celle des saltimbanques, des forains, qu'il avait vues aux assemblées.

Celle-ci était haut perchée sur deux roues et solidement arc-boutée sur le sol, en station au parc. En convoi, bien souvent, il l'avait accrochée à sa Treize défunte, et le long des routes, remorquée avec le souci de traîner quelque chose de précieux en effet : la soupe!

L'idée ne lui était jamais venue d'y pénétrer.

Cette fois, c'était son nouveau domaine, par ordre. Il fallait en prendre possession. Là, sans préparation, animé seulement de bonne volonté et de la

confiance de son officier il devait exercer une délicate et puissante magistrature. Il gravit les quatre échelons du petit escalier mobile. Maussin, joyeux, lui fit les honneurs de la maison.

Le bruit s'était vite répandu de l'énergique et prompt changement de ministère; la sympathie unanime de la section pour Baljean se manifesta aussitôt. Au bas de l'échelle, Lermieux, Gridel le brigadier, Rosnay, tous, la tête levée vers l'ouverture de la remorque criaient : « Baljean, eh ! Baljean ! Qu'est-ce que tu paies, c'est toi qu'a la cuistance, on bouffera, tu boiras pas tout. Ça c'est bien... du pinard, on en aura, et pis, ça sera mangeable ce qu'y y aura. »

Ça sera mangeable!...

Baljean, à qui Maussin expliquait l'agencement, entendit ce mot d'espérance, de foi ! Il frissonna comme si déjà un remords l'avait saisi. Mais, il aurait dû insister davantage, refuser carrément.

Et pourtant, quel remords, pourquoi ? il n'avait rien brigué, rien sollicité !

— Là, vois-tu, fit Maussin, dans ce grand coffre, à droite, dont le dessus nous sert de table à découper, c'est les vivres, oui, tu peux regarder : y a pu rien ! l'autre bouloottait tout.

— Dis, Maussin, interrompait Baljean préoccupé, à quelle heure qu'elle se fait, la soupe ? Quelle heure est-il ?

— T'en fais pas ! le pain est arrangé... ici, à gauche, c'est notre banc sur quoi on peut s'asseoir. Y a qu'à soulever, hein ? C'est un couvercle, vois-tu ? on met le pain dedans !

— Où c'est qu'il est, dis, le pain ?

— Ben, mon vieux, l'autre, il disait qu'il était moisi, alors il l'a vendu.

— ????

— Oui, mais, j' pouvais rien dire — y gardait tout pour lui, tu comprends. Oh ! sans ça ! Si tu savais !!!

— Pourquoi qu'tu disais rien ?

— Tiens, y n'avaient qu'à regarder de près, eux autres. C'est y a moi ?.. tout de même ! Ici, viens voir, dans le milieu c'est l'armoire...

— Y avait un grillage là-dessus ?

— Oui ! on en a même touché un neuf, seulement, il ne l'a pas mis... bazarde ! quoi ! comme tout et tout, ah ! le vampire. Il était temps que tu viennes... et puis v' là les deux petites armoires aussi, à gauche et à droite. . des vivres de réserve, là-dedans, et nos gamelles, nos plats. En dessous, deux petits tonneaux.

— Combien qu'on peut en mettre de litres, dans les tonneaux ?

— Quatre vingts, cent litres...

— Quelle heure est-il, Maussin ?

Baljean, gêné, songeait moins à l'heure de la soupe qu'à la fabrication de la soupe elle-même.

Lui ! cuisinier ! lui automobiliste ! lui décoré de la Croix de guerre ! la guerre ! où ne menait-elle point ce cordonnier placide qui se levait, jadis, de son escabeau seulement quand sa femme criait : « Eh bien, Léon ! c'est prêt, à table, les petits sont tous là ! » Il apercevait très nettement leur fourneau à rambarde nickelée, toujours astiqué, propre, reluisant, et la plaque ovale où s'inscrivait le nom du quincaillier son ami. La cuisine ? C'était la soupe chaude dans son assiette et quatre autres assiettes tout autour avec une buée odorante et des plongeons bruyants de petites cuillers. Comment sa femme s'y prenait-elle ? Il n'avait jamais songé à cela, naturellement, et voilà que tout d'un coup, parce qu'il s'était contenté d'exécuter toujours avec ponctualité, les ordres reçus, il devait prendre maintenant la charge, lui-même, d'apprêter les repas des cinquante camarades, de les nourrir, de leur donner, d'entretenir leurs forces pour travailler ? Rude besogne !

Il était troublé.

— La grande machine-là, dit-il en se retournant

contre la porte, la marmite, c'est-là-dedans qu'elle bout, la soupe ?

— Oui, et le rata, et le bœuf bourguignon, et le bœuf nature, et les patates, et les légumes, et tout... t'inquiète pas... Tiens !

Et Maussin, d'un geste dégagé, prit dans un plat un morceau de viande, dans un autre des pommes de terre :

— Vlan ! l'eau, elle roule, hein ? on met du sel, une pincée de poivre, un peu d'ail quand y en a, ça donne du goût, et ça y est, t'as qu'à laisser cuire. Quand ça y est, c'est l'heure, tu sers !

— Mais quand c'est-y que c'est cuit en suffisance ?

— Ah ben ! on tâte, on regarde, et puis, tu sais, ça se fait tout seul, va ! faut pas s'en faire... pourvu que ça soye chaud !

Baljean hocha de la tête. Il ne comprenait pas grand'chose aux mystères et de l'ébullition et de la cuisson à point, mais il devinait que l'école du brave Maussin procédait un peu trop crûment de celle du gros Bouchenack.

— Eh ben ! se dit-il, c'est pas ça qui me faut ! Jamais je n'arriverai. J'aurai jamais assez faim pour goûter tout le temps pour voir... j'aime mieux un camion que tout ça, j'vas le dire au lieutenant !

Celui-ci bientôt arriva. Il monta dans la remorque.

— Alors, Baljean ? ça va, ce nouveau métier ? Vous serez tranquille ici. Il n'y a que de l'attention, alors vous êtes bien à votre place.

— Mais, mon lieutenant, j'n'ai jamais fait ça, et...

— Tatatata, c'est bon, c'est bon. Je vous ai mis là. Vous y êtes bien. Tout le monde est, au surplus, content... Qu'est-ce que vous leur avez fait, ce soir ?

Maussin prit la parole :

— Mon lieutenant, c'est soupe et bœuf nature.

— C'est toi qui découpes ? Tu apprendras à Beljean. Vous apprendrez, hein ! Beljean ?

Celui-ci fit « oui » de la tête, absolument interrogé : il n'avait pas songé encore — une terreur de plus — au coup de main, à l'habitude qu'il faut prendre pour les répartitions équitables des parts, minutes périlleuses !

— Et du café !... vous avez du café ?... donnez-m'en donc un quart, je vous prie.

Baljean prit un quart et des yeux chercha Maussin :

— Tiens, dans le petit perco à droite, là !

Il se pencha, ouvrit le robinet : un jet lent et jaunâtre coula sans vigueur. Il tendit le quart à l'officier.

— Vous veillerez au jus, Baljean, c'est froid, et ça n'est ni fait ni à faire. Maussin, attention !

Baljean eut une sueur froide comme jamais il n'en avait senti, même à la côte 71, même à l'hôpital.

— Jamais j'ne me sortirai de là.

Le lendemain, c'était distribution de petits vivres.

Vers dix heures, un homme passa en courant :

— Eh ! la 920 ! vos bons ! Vivement ; on est là-bas, au coin ! on vous attend, tout de suite... vos sacs, que ça ne traîne pas !

Baljean venait de moudre du café, « taillait » la soupe. Il était seul ; Maussin, avec deux seaux, était descendu chercher de l'eau au ruisseau voisin.

Il allait répondre, demander, mais l'homme du ravitaillement déjà montait les marches de la cuisine :

— Passe-moi tes bons... y fait soif... t'as pas un quart ? Tiens, c'est plus le gros !

— Mon vieux, non, j'ai pas de quart.

— Alors... tes bons... fais vite !

— Des bons ?

— Ah ! j'attends pas ! On reviendra dans quatre jours si t'es pas prêt. La guerre, mon vieux, à ce train-là, elle durera cent sept ans !

Baljean se leva ; il ôta son calot, essuya les paumes de ses deux mains sur ses hanches en murmurant : « Des bons ! des bons !... » Il ouvrit les coffres, les

vraiment, c'était, à ses yeux, des conséquences trop dures que d'être ignorant de ces choses... toujours cet honnête homme, simple et de grand bon sens, ne recherchait dans ses actes que l'utilité. Il croyait ici apercevoir plus que l'inutilité : un danger par le désarroi qu'involontairement déjà il causait dans le ménage de la section... C'était clair : maintenant on n'avait plus à manger du tout!... les petits vivres!...

— Eh bien ! vous ne savez pas ce que c'est ? Maussin ne vous a pas dit ?

— Il m'a dit, si.

Les petits vivres!... Les nuances administratives, c'est bien certain, il ne les possédait pas encore.

— Allons ! ne vous en faites pas, Baljean ! Pour cette fois, on ne vous dira rien et les repas seront assurés. Je vois ce que c'est. Mon Bouchenack aura lancé les bons au vent... lui et eux, on les rattrapera, on les aura aussi. Ah ! voyez-vous, du calme, du sang-froid ; vous ne saviez pas, vous apprendrez ! A Dourdan, je vous ai connu, vous souvenez-vous ? pour les camions ? Tout se retient quand on a bon cœur et bonne tête... Votre cuisine, un de ces jours, cuistot, elle sera la première du groupe ? Bonne chance ! Vous aurez vos petits vivres et votre viande pour ce soir !



JOSEPH DE LA PANNE.

Lire

dans le prochain numéro :

Baljean au repos

Détacher en suivant cette ligne.

Si vous aimez "L'Humour Français", dites-le.
Pour nous le dire un geste suffit.
Faites-le :

ABONNEZ-VOUS !

Je soussigné (prénom, nom)

(Adresse)

déclare m'abonner pour un an à "L'Humour Français" à dater du 1^{er} Juillet 1917.

Ci-inclus un mandat de Trois francs cinquante, montant de l'abonnement.

Veuillez en outre m'envoyer gratuitement les Nos 1, 2, 3, 4 et 5 de cette revue.

Le

1917.

Signature.

Adresser ce bulletin à M. l'Administrateur de "L'Humour Français",
15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris (6^e Arrondissement).

ABONNEZ-VOUS à l'Humour Français

UN AN - 12 NUMÉROS - 600 PAGES :

3^{Fr.} 50

Quel avantage avez-vous à vous abonner ?

Nous allons vous le dire.

Si vous remplissez le **Bulletin d'abonnement** que vous trouverez à la **page 47** de ce Numéro 6, vous serez abonné pour un an à dater du 1^{er} Juillet 1917 et vous recevrez en outre **gratuitement** tous les numéros parus avant celui-ci, soit 5 numéros.

Vous paierez donc **3 fr. 50** un abonnement qui vous donne droit à **17** numéros.

Ainsi vous aurez la collection complète de notre revue.

Or : $\frac{3 \text{ fr. } 50}{17} = 0 \text{ fr. } 20 \text{ par numéro.}$

EN VOUS ABONNANT vous paierez donc **20 centimes** ce que « l'acheteur au numéro » paiera **30 centimes**.

Le succès qui a accueilli cette innovation a entamé fortement notre stock en réserve.

Le N° 1 est presque épuisé.

Donc nous recommandons à nos lecteurs qui désirent s'abonner de le faire au plus vite, car aucun des numéros parus ne sera réimprimé.

L'imprimeur-Gérant : F. CHANTENAY, 15, r. de l'Abbé-Grégoire, Paris.